

lui-même l'ait vu à la lorgnette s'engager à fond à la bataille de Lawfeld, en juillet 1747, où il fut laissé quasi pour mort sur le champ de bataille, non plus. Les protections sont utiles mais ne suffisent pas ! Il faut, le plus souvent, aussi, quelques qualités humaines et militaires pour être distingué. Même sous le règne des derniers rois. C'est le cas de Rochambeau gravissant successivement tous les échelons de la carrière militaire de sous-lieutenant à Maréchal de France.

Reste la question de l'argent ou de la « finance » comme l'on disait alors. En effet, il faut acheter les charges militaires comme celles de judicature ! Le père de Rochambeau n'a pas les moyens financiers nécessaires à l'achat des charges d'officier que mériterait son fils, qui ne peut, de ce fait, ni faire face aux dépenses des campagnes, ni tenir un train de maison digne de son rang. Un régiment coûtait très cher à celui qui achetait la charge de colonel et un général se devait de recevoir, à l'égal des princes, les officiers de son armée ou ses visiteurs de haut rang.

Les moyens arrivent en 1749, grâce au mariage de Jean-Baptiste avec Thérèse Telles d'Acosta, une riche héritière. Ce mariage arrangé par sa mère – et peut-être par la Princesse de Conti ? –, lui amène bonheur dans son intérieur et fortune dans le développement de sa carrière. Voici ce qu'il en dit lui-même dans ses *Mémoires* : *Après avoir manqué, heureusement pour moi, deux mariages avec des femmes qui ont assez mal tourné, mon étoile me donna une femme telle que je pouvais la désirer. J'épousai, à la fin de 1749, mademoiselle Telles d'Acosta ; elle m'apportait en dot le triple du bien que mes parents pouvaient me donner en mariage, mais surtout un personnel et une éducation dont des amis communs me faisaient le plus grand éloge. Elle a fait mon bonheur toute ma vie, et j'espère de mon côté avoir fait le sien par la plus tendre amitié qui n'a jamais varié un instant pendant près de soixante ans.*

Bien et richement marié, bien en Cour... et pourtant notre jeune officier n'a rien d'un petit marquis poudré. Voici un nouvel extrait de ses *Mémoires* qui le prouve : *Je jouais un rôle fort mince à la Cour ; mon esprit n'était pas monté au ton des agréments de mode alors dans les sociétés.*

La Guerre de Sept Ans (1756-1763), calamiteuse pour la France, commence bien pour lui et se poursuit par d'autres succès personnels qui accélèrent sa progression au sein de l'armée et sa notoriété. Il participe à l'expédition victorieuse de Minorque, en avril 1756, avec le duc de Richelieu : belle victoire de l'infanterie française à l'assaut de la forteresse anglaise, réputée imprenable, car le siège est bien réglé et les troupes d'assaut bien commandées. Expérience des plus utiles pour prendre Yorktown en 1781 ! La prise glorieuse de Fort-Mahon à Minorque tranche avec le reste de cette guerre désastreuse : il reçoit en récompense la croix de Saint-Louis et le grade de brigadier-général. C'est au même moment que survient la mort de Jumonville, officier français assassiné de sang-

froid par Washington, chef de guérilla anglo-indienne en Amérique : deux héros, dans deux camps opposés qui se retrouveront un jour frères d'armes dans la même expédition. Il ne faut jamais jurer de rien !

En juin 1758, à Crefeld, au milieu de la défaite du Comte de Clermont, un Condé, Rochambeau sauve l'armée française : action au retentissement international. En récompense, Rochambeau est nommé colonel du fameux régiment Royal-Auvergne. Il sera un colonel adoré de ces vieux briscards d'Auvergne, régiment célèbre pour son héroïsme, que l'on retrouvera à Yorktown en 1781. Célèbre, il l'est devenu sous les ordres de notre cher Rochambeau, lors de la bataille de Clostercamp en octobre 1760. De ce jour naît la légende du régiment d'Auvergne : le chevalier d'Assas, envoyé en avant la nuit en éclaireur par Rochambeau, est cerné par vingt baïonnettes anglaises. S'il se tait, il aura la vie sauve : or, loin de se taire, il s'écrie « *À moi Auvergne* » et meurt aussitôt transpercé de toutes parts. Rochambeau l'entend, lance ses troupes à l'assaut des Anglais et, lui-même blessé à la cuisse combat pendant des heures soutenu par deux soldats. Il n'est sauvé que par la cavalerie. Le duc de Brunswick, le célèbre général prussien, furieux, apprécie néanmoins et loue une action qui lui a pourtant fait perdre l'avantage sur le terrain. Mais le bilan est atroce aux yeux de Rochambeau : 800 hommes de son régiment sont morts !

La Guerre de Sept Ans, il faut le savoir, est un bain de sang (800 000 hommes sont tués), si bien que même Frédéric II, pourtant coupable de son déclenchement, finit par déplorer cette boucherie. Nous sommes déjà dans l'atrocité des guerres modernes des XIX^e et XX^e siècles !

Rochambeau, même s'il connaît de beaux succès personnels et en retire des avantages évidents, fera, dit-il, *la plus triste campagne de sa vie*. De cette horrible boucherie, naissent son goût de la défensive et son souci d'économiser le sang de ses soldats. Il incrimine aussi, tout comme les historiens, la passivité des généraux français. On se moque encore de nos jours de Soubise cherchant son armée à la lueur d'une lanterne à Rossbach : c'est le type même du général de cour, incompetent et frivole. Rochambeau, au contraire, est un chef pragmatique, un soldat entreprenant et intelligent, un bon officier dont les talents sont reconnus. Il termine cette campagne au grade de maréchal de camp, l'équivalent de général de brigade de nos jours. À l'issue de la piteuse guerre de Sept ans, sa réputation est faite ; elle va encore s'accroître et faire de lui une référence en matière de réflexion stratégique et tactique dans les années qui suivent.

En 1778, se déroule le camp de Vaussieux, prélude à la Guerre d'Indépendance. On réunit sur les côtes de la Manche une armée prête à envahir l'Angleterre, pour peu que la Marine soit au rendez-vous : ce ne sera pas le cas. L'armée française, bloquée près de Bayeux, s'occupe comme elle peut et se déchire en deux camps à cause d'une querelle idéologique : c'est la querelle de l'ordre mince contre l'ordre profond. Ordre mince : les



Fig. 1 : Rochambeau : portrait du maréchal de Rochambeau donné à la ville de Vendôme par Achille Lacroix Vimeur de Rochambeau. Noter la croix du Saint-Esprit et la décoration de l'ordre des Cincinnati sur sa poitrine et l'absence de référence au maréchalat : ce portrait a donc été peint entre 1784 et 1791 (auteur inconnu, fin XVIII^e siècle. Coll. musée de Vendôme).

lignes sont étirées face au canon et à la mitraille, mais sont facilement enfoncées. Ordre profond : les troupes sont formées en colonnes pour servir de bélier contre l'armée ennemie mais ravagées facilement par son artillerie. Elle oppose deux hommes : Rochambeau et son chef bien-aimé, le Maréchal de Broglie⁶. Querelle d'experts où Rochambeau l'emporte sur son chef... malgré lui, car il aime Broglie. Tout finira par s'arranger avec l'invention des voltigeurs et tirailleurs voisinant avec les colonnes mobiles chères à Bonaparte, solution mixte, gage de grandes victoires françaises.

Vaussieux, c'est le premier acte de la guerre d'Indépendance américaine pour l'armée française... même si cela se passe en Europe. La menace de débarquement contraint en effet les Anglais à conserver sur leur île des régiments et une flotte qui eussent sinon mis à mal et défait les faibles forces des Insurgents.

En 1780, Rochambeau est nommé général en chef de l'armée française envoyée en Amérique.

C'est, bien sûr, une belle réputation « dans le militaire » comme il le dit, une responsabilité de niveau national dans l'organisation de l'armée de terre et un caractère intraitable peu soumis à la flagornerie ou à la courtoisie qui le firent choisir par la Cour (roi et ministres) pour aller vers l'Amérique. Rochambeau apporte outre-Atlantique la tactique et le savoir-faire accumulés lors des guerres européennes sur un territoire plus habitué aux guerres indiennes et aux coups de main qu'aux savantes manœuvres en ligne ou en colonnes des régiments aux uniformes impeccables menés à la baguette par leurs officiers. Deux cultures se trouvent ainsi confrontées quand Rochambeau arrive avec ses troupes européennes aux côtés de l'armée américaine et des milices de va-nu-pieds de Washington : assez

antagonistes, elles vont miraculeusement se combiner, du moins vers la fin de la guerre, pour finir par l'emporter sur l'autre armée de professionnels réputés, celle de Cornwallis.

Lafayette : un riche orphelin passionné de liberté

Commençons par une citation : *Comme il est beau le La Fayette américain de vingt ans ! Ce brillant héritier d'un nom ancien et glorieux, qui prouvait en mâles jusqu'à la troisième croisade ; dont la fortune ne représentait pas beaucoup moins d'un milliard de Francs d'aujourd'hui (1957) ; qui venait d'épouser une Noailles, femme exquise de qui il attendait un second enfant ; qui, à Versailles, dansait avec la Reine de France. Abandonner tout cela pour voler au secours d'une nation nouvelle née, pauvre et chétive, en lutte pour son indépendance, puis, presque d'emblée, s'imposer au sage Washington, être admis dans les délibérations les plus secrètes du grand homme d'État américain et de ses conseillers, - on dira ce qu'on voudra, c'est une des plus belles aventures humaines⁷.*

La Fayette, né en 1757⁸, est un enfant de la campagne, courant les prés et les bois autour de son château de Chavagnac, au fond de l'Auvergne. Orphelin de père dès l'âge de deux ans à peine, La Fayette est élevé et choyé par des femmes : sa mère, ses tantes et sa grand-mère. Il garde de son enfance orpheline une amertume contre les Anglais qui lui ont ravi son père. Celui-ci, colonel aux Grenadiers de France pendant la guerre de Sept ans, est frappé par un boulet anglais en 1759, à la bataille de Minden. Il meurt dans les bras de son ami le Comte de Broglie, chef du « Secret du Roi », ce qui explique la protection qu'il accordera au fils de son ami et ses liens privilégiés avec le jeune La Fayette. Le père du jeune La Fayette avait épousé, en 1754, alors qu'il était sans fortune, une demoiselle de la Rivière, de noblesse bretonne... et de grande fortune. À sa mort, La Fayette devient immensément riche.

C'est pourquoi ce beau parti intéresse le puissant clan des Noailles : le 11 avril 1774, le mariage du jeune orphelin avec la jeune et jolie Adrienne, fille du duc d'Ayen, petite-fille et nièce des maréchaux de Noailles et autres ambassadeurs de France, se déroule à l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré.

Deux événements importants expliquent en grande partie l'origine et le succès des projets américains de Lafayette : le dîner de Metz et l'entrée dans la franc-maçonnerie. En août 1775, fuyant la cour de Versailles, le capitaine Gilbert de La Fayette est envoyé par son beau-père, le duc d'Ayen, en garnison à Metz, pour y parfaire sa formation militaire. C'est là qu'il se pose, lors du fameux dîner de Metz en défenseur ardent

6. Ne pas confondre François-Marie et Victor-François, son fils. Les deux sont Maréchal de France et les deux ont été les chefs bien-aimés de Rochambeau. Victor-François est le chef de l'armée d'invasion réunie, en 1778, près de Bayeux.

7. Charles Braibant, *Catalogue de l'exposition des Archives nationales sur Lafayette*. Paris, 1957.

8. Rochambeau avait déjà 32 ans !



Fig. 2 : Portraits de La Fayette et Adrienne de Noailles au moment de leur mariage.

des Insurgents américains. Au cours du dîner donné chez le comte de Broglie (l'ancien chef du « secret du Roi » de Louis XV déjà évoqué), en l'honneur du duc de Gloucester, frère du roi Georges, on parle avec beaucoup de liberté des affaires d'Amérique : on critique avec vigueur la politique suivie par le gouvernement britannique et on fait l'éloge du courage et de la détermination des Américains auquel on prédit victoire et indépendance. Dans ses mémoires, La Fayette déclare s'être aussitôt *enflammé en faveur des Insurgents. Jamais si belle cause n'avait attiré l'attention des hommes. C'était le dernier combat de la liberté.* Phrase grandiloquente, bien dans sa manière !



Fig. 3 : Le baron de Kalb présentant La Fayette (à gauche) à Silas Deane (à droite). Peinture d'Alonzo Chappel, 1857 (Coll. musée d'histoire de la Révolution américaine, Philadelphie).

La même année, La Fayette est admis à Paris dans la loge « La Candeur » dont le recrutement est très aristocratique. Il a alors dix-huit ans et cette initiation précoce va faciliter son épopée américaine, car cette loge joue un rôle important dans le recrutement militaire de volontaires pour l'Amérique. Si La Fayette est reçu si chaleureusement par Washington le 1^{er} août 1777, c'est en raison de leur fraternité maçonnique. Dans l'hiver 1777-1778, il est admis dans la loge « Union américaine » lors d'une séance présidée par Washington. Dès lors, tous les obstacles s'aplanissent devant lui : *Après que je fus rentré dans la maçonnerie américaine, le général Washington sembla avoir reçu une illumination ; depuis ce moment, je n'eus plus jamais l'occasion de douter de son entière confiance, se souvient La Fayette lui-même en 1825.*

Quant au premier voyage aux Amériques de notre jeune volontaire de la « Liberté » en 1777, une chose est certaine, Lafayette n'a ni conçu ni exécuté son projet seul. Il a bien au contraire bénéficié de complications et d'appuis très importants, en particulier, du réseau du comte de Broglie, le fameux « secret du Roi », avec ses agents, Kalb et Boismartin, très impliqués dans le financement et l'organisation du premier voyage⁹. Dans un récit postérieur très sommaire et très arrangé, sculptant sa statue, il veut persuader son lecteur que tout le monde est opposé à son projet, ce qui est totalement inexact. Il

9. Kalb, ancien espion de Choiseul en Amérique du Nord, dix ans plus tôt, en était revenu *persuadé du caractère inéluctable de l'indépendance américaine car cette nation était devenue trop puissante pour demeurer sous tutelle.* Il finance personnellement le départ de La Fayette et convainc le comte de Broglie d'aider les Insurgents et de s'impliquer personnellement en Amérique. En février 1777, Dubois Martin ou Boismartin, son secrétaire, est chargé de l'achat d'un navire de 278 tonneaux, rebaptisé « la Victoire », qui traversera l'Atlantique, sous couvert de commerce à destination de Saint-Domingue. Le bateau quitte Bordeaux pour Pauillac, puis appareille pour le port espagnol de Las Pasajes, avec Gilbert et d'autres compagnons d'aventure à son bord. La Victoire devait revenir en France avec une cargaison de marchandises, mais malheureusement le bateau fait naufrage en sortant de Charleston.

donne de la politique du gouvernement français une vision non moins fautive en l'accusant de contrarier par tous les moyens l'aide apportée aux Insurgents. La Fayette cherche à se donner le monopole de cette assistance, alors que ce fut loin d'être le cas : en réalité, il feint d'ignorer l'aide secrète qu'il a pourtant vraiment reçue et s'attache par la suite à créer la légende d'un *départ semé d'embûches et d'oppositions*.

Louis XVI, pacifique de tempérament et hésitant de caractère, ne se décide à la guerre qu'avec répugnance. Les débats sur ce sujet suscitent aussi une opposition très nette entre ses deux ministres, Turgot et Vergennes. Le premier, en financier, considère que le budget de la France ne permet pas de se lancer dans une guerre. Le second au contraire constate que, depuis 1763, la France est en état de faiblesse diplomatique et que l'aide aux insurgés est une occasion à saisir pour affaiblir l'Angleterre, s'imaginant, à tort, que la France tirerait de grands profits commerciaux de l'indépendance américaine.

La Fayette est résolu à passer en Amérique, sans en avoir prévenu (prétendument) sa famille, mais en fait avec l'accord tacite du roi et des ministres, informés de ce montage. Prudents et se méfiant des espions anglais car la France n'a pas encore déclaré la guerre au roi d'Angleterre, les commanditaires imposent le détour espagnol.

Le 20 avril 1777, «La Victoire» appareille finalement pour l'Amérique, avec, pour La Fayette, dans la poche un grade américain de «major général», grade qui sera confirmé, non sans difficulté, à son arrivée par le Congrès. La difficulté vient de ce que les Insurgents voient arriver, gourmands d'honneur et d'argent, nombre d'aventuriers français. La Fayette lui, au contraire, non seulement était lié à la haute aristocratie et constituait donc une bonne prise, mais de plus il proposait de payer ses troupes américaines de sa poche. Il n'avait rien d'un aventurier désargenté comme tant d'autres.

Un célèbre historien américain porte sur notre jeune volontaire un jugement très sévère : [Lafayette] fut à cette époque beaucoup plus un jeune homme en quête de gloire qu'un champion de la liberté et beaucoup plus un agent inconscient de personnages plus âgés et plus capables qu'un fugitif redoutant une lettre de cachet royale. Cependant, le fait d'armer son propre vaisseau, de venir en Amérique avec un groupe d'officiers français et expérimentés et d'être nommé par le Congrès major général à l'âge de 19 ans (bien que sans commandement il est vrai), tout cela fait une histoire dramatique.¹⁰

Ceci dit, La Fayette est très sincère dans ses engagements comme le prouve une très belle lettre écrite à sa femme, le 30 mai 1777, alors qu'il est à bord de «La Victoire», en route vers l'Amérique. *Défenseur de cette liberté que j'idolâtre, libre de moi-même plus que personne, en venant comme ami rendre service à cette*

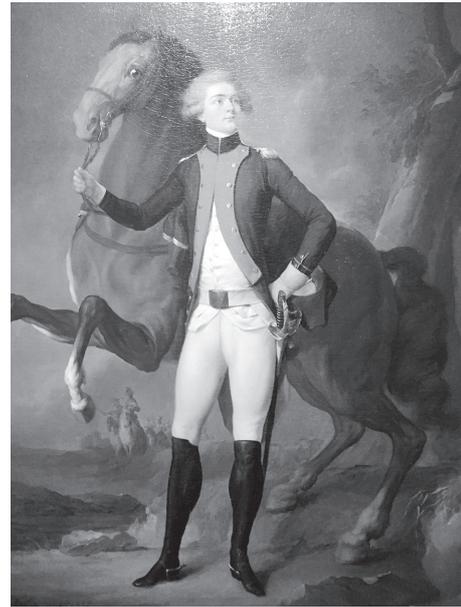


Fig. 4 : Portrait de La Fayette en costume d'officier des dragons de Noailles, vers 1776, par Louis Léopold Boilly (Coll. musées de Versailles et Trianon).

république si intéressante, je n'y porte que ma franchise et ma volonté, nulle ambition, nul intérêt particulier. En travaillant pour ma gloire, je ne travaille que pour leur bonheur. J'espère qu'en ma faveur vous deviendrez une bonne américaine : c'est un sentiment fait pour les cœurs vertueux. Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de toute l'humanité ; elle va devenir le respectable et sûr asile de la vertu, de l'honnêteté, de la tolérance, de l'égalité et d'une tranquille liberté. Belle définition du rêve américain que partagent alors beaucoup de ceux qui ont tenté l'aventure américaine et s'engagent dans le mouvement de réforme de la vieille monarchie française, lui portant un coup fatal. La Fayette en fera le tremplin de son destin politique exceptionnel. La plupart seront parmi les victimes de la Révolution ou tourneront casaque au moment où ils perdront toute illusion.

Washington, planteur virginien et chef de guerre respecté

Les ancêtres de George Washington arrivent en Amérique au XVII^e siècle. Ils viennent de France et de Grande-Bretagne, travaillent la terre, tout naturellement. Son père, planteur, achète successivement plusieurs plantations. George Washington naît le 22 février 1732 au bord du fleuve Potomac en Virginie. Son enfance est discrète : on suppose qu'il a dû recevoir une éducation soignée, celle du milieu des planteurs et qu'il a appris les bonnes manières, la morale et les connaissances qu'un gentilhomme de cette époque pouvait recevoir.

10. Il s'agit de l'historien Louis Gottschalk (Département d'Histoire, Université de Chicago).

À onze ans, sa vie change à cause du décès de son père. Il devient chef de famille. Dans ce nouveau contexte familial, toute chance de partir faire des études à l'étranger comme ses demi-frères aînés s'envole. Sans doute aide-t-il sa mère à gérer Rappahannock River Plantation où ils habitent et apprend-il là l'importance du travail dur et efficace.

Au bout de deux ou trois ans, il vient habiter la plantation de Mount-Vernon appartenant à son demi-frère Lawrence. George qui fréquente l'école locale est doué pour les mathématiques et se familiarise avec des rudiments de topographie. Il est sûr qu'il n'apprit ni le latin, ni le grec ancien, ni aucune langue étrangère. Il quitte l'école vers quinze ans. Il décide alors d'approfondir ses connaissances en mathématiques pour apprendre l'essentiel des principes de géométrie nécessaires pour l'arpentage. Lord Fairfax, beau-père de Lawrence, le prend comme arpenteur sur ses propriétés : il cartographie les terres à l'ouest des Blue Ridge Mountains. Il prend goût à la vie dans la nature et commence à acquérir des terres pour son compte.

Entre 1752 et 1758, Washington est alternativement planteur en Virginie et militaire aux ordres des Anglais. En 1752, Lawrence meurt : George hérite de la belle plantation de Mount-Vernon et du poste de commandant de la milice de Virginie. Il a désormais la responsabilité d'entraîner des militaires et d'enseigner des compétences qu'il ne possède pas lui-même ! Il devient membre de la loge de Fredericksburg. L'année suivante, il commence sa carrière militaire dans l'armée royale anglaise en Amérique. À l'automne, on l'envoie délivrer un message au fort français nommé Fort le Bœuf, par lequel il somme les Français d'arrêter les fortifications et de quitter un territoire anglais. Il publie, à son retour,

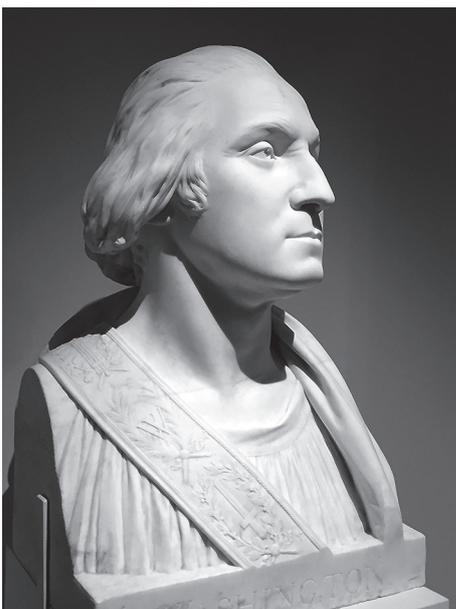


Fig. 5 : Buste de George Washington par Jean Antoine Houdon, 1800 (coll. musées de Versailles et Trianon).

le récit de son voyage à Williamsburg et Londres, ce qui contribue à le faire connaître de chaque côté de l'Atlantique. Sans vergogne, il termine ainsi le récit de son premier combat : *J'ai entendu siffler les boulets ; il y avait dans ce son quelque chose de charmant. Le roi Georges III finement s'en amuse et rétorque : Il n'en parlerait pas de la sorte s'il en avait entendu beaucoup !*

Au printemps suivant, Washington commande une force envoyée contre les Français dans la vallée de la rivière Ohio. Washington attaque et tue un groupe de trente éclaireurs, puis assassine l'officier qui les commandait venu en parlementaire, Joseph Coulomb de Jumonville. Un détachement de cinq cents Français est alors envoyé sous le commandement du frère de Jumonville, qui fait Washington prisonnier, mais le libère après avoir obtenu de lui des aveux. Aveux qu'il récusera ensuite, prétextant avoir signé un papier en français, qu'il n'avait pas compris. Côté français, la mort de Jumonville fait scandale ; côté anglais, étant battu, Washington est considéré comme un incompetent ; côté américain, il est accueilli comme un héros en Virginie. Ce sont les premières escarmouches de la Guerre de Sept ans, que les Anglais nomment : *French and Indian War*. Se déroulant sur le continent européen mais aussi en Amérique, en Afrique, aux Indes et sur les mers, impliquant toutes les grandes puissances européennes, cette guerre sera *a posteriori* considérée par les historiens comme la Première Guerre mondiale !

Washington quitte l'armée et redevient planteur à Mount-Vernon jusqu'en mars 1755, date à laquelle il redevient volontaire pour mener une nouvelle expédition contre les Français de l'Ohio. Il aurait montré un grand courage pendant la bataille de la Monongahela et permis d'éviter un désastre : il a eu trois chevaux tués sous lui et son manteau est percé de quatre balles. Un vieux chef Indien racontera quinze ans plus tard qu'il avait déchargé à plusieurs reprises sa carabine sur lui et qu'il avait donné l'ordre à ses hommes de faire de même, sans aucun résultat. Alors convaincu que cet homme était sous la protection du Grand Esprit, il avait cessé de tirer sur lui.

À partir de l'automne 1755, en reconnaissance de sa conduite, Washington se voit confier toute la force militaire de Virginie pour surveiller la nouvelle frontière. Ceci lui permet de renforcer son expérience de commandant en se formant sur le terrain. Il participe à une ultime expédition, en 1758, qui déloge les Français du fort Duquesne. Une fois le succès britannique assuré dans la vallée de l'Ohio, il retourne sur son domaine de Mount-Vernon et consolide sa notoriété en faisant éditer de nouveau le récit de sa mission.

Les années à venir seront moins mouvementées : n'étant plus militaire, ni dans l'armée anglaise, ni dans la milice, il peut prendre part à la vie locale. Il est élu à la Chambre des Bourgeois de Virginie à Williamsburg et occupe également la fonction de juge de son comté. Son rôle est désormais politique. Le 6 janvier 1759, Washington épouse la veuve d'un des plus riches Virginiens, Martha Dandridge Custis. Celle-ci a déjà deux



Fig. 6 : Carte des positions anglaises et françaises en Amérique du nord et des missions de Washington (1753-1755).

enfants, qu'il adopte. Il amasse des biens et souhaite avoir une famille nombreuse... mais le couple n'eut jamais d'enfants, George Washington travaille essentiellement comme planteur à Mount-Vernon. Il agrandit sa maison, fait construire un moulin, une grange à seize côtés de son invention pour battre le blé de manière plus efficace et une distillerie. De Mount-Vernon, il reste attentif à l'évolution des relations entre l'Angleterre et les colonies. Les troubles se succèdent et s'amplifient car les mesures que prennent les Britanniques suppriment de plus en plus les libertés et multiplient les taxes. Dès 1769, certains commencent à parler d'indépendance, Washington entrevoit une révolte armée.

Le 16 décembre 1773, un événement important accélére le cours des choses : c'est la *Boston tea party*. Au fil des années, la notoriété de George Washington s'étend et ses responsabilités sont de plus en plus importantes. Il est élu en 1774 par la Virginie au premier Congrès continental. Là, deux groupes d'opinions se font face : les modérés loyaux à la couronne, menés par Galloway, et les radicaux beaucoup moins conciliants. Il fait à nouveau partie des représentants de Virginie au second Congrès continental, en mai 1775, qui cherche un chef de guerre à la suite de l'ouverture des hostilités avec la Grande-Bretagne. Le 15 juin, le Congrès continental le désigne, de manière unanime, au poste de commandant en chef de l'armée continentale, charge créée la veille, qu'il va occuper pendant plus de huit ans. Selon John Adams, il suit sa propre proposition : *Sans hésitation je déclarai que je ne songeais pour ce commandement important qu'à un seul gentilhomme, que ce gentilhomme de Virginie était parmi nous, que nous le connaissions bien, que son talent et son expérience d'officier, sa fortune indépendante, ses dons exceptionnels,*

sa réputation partout excellente justifieraient l'approbation de toute l'Amérique et unirait mieux qu'aucune autre personne les efforts énergiques de toutes les colonies. Washington présente l'avantage d'être originaire de Virginie, de jouir d'un certain prestige et d'une réelle expérience du terrain, mais en revanche, il n'a jamais dirigé plusieurs milliers d'hommes. Il découvre des troupes mal entraînées, hétéroclites, peu nombreuses et faiblement équipées. Tout au long de son commandement, il fera face à des problèmes d'approvisionnement en tous genres. De plus, George Washington doute de ses propres compétences, car il n'a jamais suivi de vraie formation militaire.

Il écrit à Martha qu'il espère être de retour auprès d'elle à l'automne sans imaginer que le commandement en chef le gardera éloigné de Mount-Vernon pendant huit ans. Il constate, au gré de ses voyages, que l'idée de se séparer de l'Angleterre n'est pas acquise et que cette guerre doit se faire dans les idées, les esprits et non seulement sur le champ de bataille. La guerre d'indépendance des États-Unis, que les Américains eux-mêmes nomment *revolutionary war* est autant une guerre civile qu'une guerre de libération. Le 4 juillet 1776, le Congrès, réuni à Philadelphie, adopte la déclaration d'indépendance, dont Thomas Jefferson est le principal auteur : Washington a voté pour. Néanmoins, les Britanniques ont de bonnes raisons de penser que la révolte américaine pourrait se terminer dans quelques mois, car le Congrès, faisant face à des revers militaires, préférera faire la paix avec Georges III, plutôt que d'affronter un chaos politique.

Pour autant, l'idée de demander l'aide de la France, ennemi héréditaire, fait son chemin dans certains esprits. Fin 1776, Benjamin Franklin part pour la France

afin d'obtenir l'appui de cette grande puissance. Louis XVI engage la France d'abord dans une guerre secrète jusqu'en février 1778 (date de l'alliance franco-américaine), puis dans une vraie guerre franco-anglaise : d'où la « rencontre de trois destins » que rien n'aurait laissé prévoir.

Une rencontre délicate finalement harmonieuse

Rencontre ou rencontres au pluriel, car nous verrons que nos trois grands acteurs et responsables, chacun pour sa part, de la naissance des États-Unis d'Amérique, ont commencé par se retrouver deux à deux avant de former le célèbre trio franco-américain enfin réuni.

Août 1777, la rencontre La Fayette-Washington

La première rencontre entre deux de nos trois héros se déroule sur le sol américain : c'est celle du jeune volontaire et du chef de l'armée continentale américaine. C'est la rencontre entre un général en chef respecté et un jeune Français idéaliste, amoureux de la « liberté », engagé dans l'armée américaine. La frégate « La Victoire », partie en février, arrive en vue des côtes le 13 juin 1777, près de Charleston en Caroline du Sud. Paradoxalement, le premier citoyen de la « libre Amérique » que rencontre La Fayette est un esclave noir, sans que cette contradiction semble le choquer.

Accueilli assez fraîchement par la population, qui a peu de sympathie pour les Français, ses ennemis héréditaires et les sujets d'une monarchie absolue, il arrive à Philadelphie. Il reçoit un accueil assez froid du Congrès, qu'il réussit à retourner en sa faveur grâce à son sens aigu de la diplomatie. Au vu de son rang social et mondain, il obtient finalement le rang de « major général » dans l'armée américaine par résolution spéciale du Congrès du 31 juillet 1777. Le lendemain, 1^{er} août, à l'occasion d'un dîner, il rencontre Washington pour la première fois, puis sert dans son armée et se lie avec lui d'une amitié réciproque et qui ne se démentira jamais. D'instinct, Washington aime *en lui le fils qu'il n'avait pas eu*, tout comme La Fayette aime en Washington l'image d'un père trop tôt perdu. Plus tard, la même relation paternelle et filiale s'établit entre « l'orphelin de Minden » et Rochambeau, qui le traitera aussi comme un fils.

Il reçoit le baptême du feu le 11 septembre contre l'armée de Cornwallis à la bataille de Brandywine (perdue par les Insurgents), où il est blessé à la jambe, puis prend la tête d'une division de Virginiens. En décembre 1777, le général George Washington établit ses quartiers d'hiver à Valley Forge en Pennsylvanie, car Philadelphie, la capitale des Insurgents, est occupée par les Anglais. Accompagné de La Fayette, Washington conduit ses 11 000 hommes à ce qui devait être leur « abri » d'hiver et qui se révèle être un véritable enfer glacé. C'est là, que les liens entre Washington et La Fayette se renforcent, au point que, bientôt, aucun d'eux n'aura de mots assez forts pour exprimer l'admiration qu'il éprouve pour l'autre. Leur commune appartenance



Fig. 7 : Première rencontre entre La Fayette et Washington, 3 août 1777. Gravure publiée en 1876 à New York.

à la franc-maçonnerie a joué à cet égard un rôle déterminant.

Sans arrêt en mouvement, La Fayette est bientôt, malgré son jeune âge et une robuste constitution, au bord de l'épuisement. En novembre 1778, il tombe malade et doit rester alité un mois. Désenchanté après les revers terrestres et navals subis par les forces américaines, après une absence longue et mouvementée, il manifeste le désir de retrouver son épouse. Le Congrès lui accorde un congé et s'engage à lui faire remettre, à Versailles, par Benjamin Franklin, une épée d'honneur. Le président du Congrès, Henry Laurens, envoie une chaleureuse lettre de recommandation à Louis XVI lui-même : il se retrouve ainsi missionné par les États-Unis d'Amérique pour convaincre son roi d'envoyer un corps expéditionnaire au secours de la Révolution américaine. La Fayette embarque à Boston, le 11 janvier 1779, sur une frégate américaine de 36 canons au nom prédestiné «L'Alliance». Il débarque à Brest le 6 février 1779, tout juste un an après le traité d'alliance franco-américain. Dès le 12 février, il est reçu à Versailles par Vergennes et Maurepas et s'agite pour que soient apportées toutes les aides possibles aux troupes de l'Union bien démunies face aux bataillons anglais.

Mars 1780 : première rencontre La Fayette-Rochambeau

La Fayette est donc en France entre février 1779 et mars 1780 pour préparer l'envoi du corps expéditionnaire français et obtenir des subsides importants en faveur d'Insurgents au bord de l'implosion. Durant tout l'hiver, il intrigue pour obtenir de commander le corps expéditionnaire français, indiquant que les Américains ne comprendraient pas qu'un autre Français que lui dirige la future armée française. Très soucieux de préparation psychologique, il veut ménager les susceptibilités américaines et pense (avec raison ?) que les officiers américains supporteront difficilement d'être aux ordres d'un Français. Il sera en tous cas indispensable que celui-ci accepte *d'abjurer toute prétention, de se croire un général américain, et d'obéir à tout ce que le général Washington jugera convenable*. Il se fait fort d'éviter les conflits et d'obtenir une bonne coopération. Il souhaite *changer l'idée que les Américains ont des Français et montrer combien on peut vivre en bonne intelligence*, ce qui se produira effectivement, après l'arrivée du corps d'armée de Rochambeau et grâce à celui-ci : *il faut faire hommage à Monsieur le comte de Rochambeau de l'opinion favorable qu'on a prise des Français dans toute l'Amérique septentrionale* (Mathieu Dumas, aide de camp de Rochambeau).

En tout cas, après un an d'efforts inutiles, le jeune La Fayette n'obtient rien pour lui-même ! Finalement, le 1^{er} mars 1780, le roi confie au comte de Rochambeau, promu à cette occasion lieutenant-général, le commandement d'un corps expéditionnaire français de 6000 hommes. En même temps, le roi confie à La

Fayette le soin d'informer Washington de l'arrivée des renforts français aux côtés des Insurgents et d'annoncer au Congrès l'arrivée des secours financiers dont il tant besoin ! La Fayette a aussi pour tâche de préparer l'accueil de l'armée de Rochambeau. De volontaire parti sur un navire de commerce incognito et en secret en 1777, il est désormais, en 1780, l'envoyé officiel du roi, monté sur une des frégates de la Royale ! Le 29 février 1780, il est reçu – mais en uniforme américain ! – en audience d'adieu par le roi et la reine, et les 4 et 5 mars par les ministres. Le 6 mars, il part pour Rochefort, d'où il doit embarquer sur la frégate l'Hermione, commandée par Latouche-Tréville. Avant son départ, il rencontre Rochambeau, avec qui il confère et lui fournit d'amples renseignements sur le théâtre des opérations futures et sur les projets d'offensive contre New York. Il embarque le 20 mars sur l'Hermione, qui, après une traversée sans incident, mouille à Boston, le 27 avril, où il est accueilli triomphalement.

Juillet 1780 : deuxième rencontre La Fayette-Rochambeau

La rencontre du trio apparemment imminente se fera attendre deux longs mois : dans un premier temps, seuls La Fayette et Rochambeau se voient, se parlent et s'écrivent ; Washington reste en arrière-plan se cachant derrière La Fayette.

Rochambeau atteint son objectif à Newport dans le Rhode-Island, le 10 juillet 1780, et débarque les hommes qu'il avait pu embarquer, soit quatre régiments d'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, au total 5000 hommes. C'est peu ! Mais une seconde division doit suivre prochainement. Le général français doit d'abord, en vertu de ses instructions, établir une base solide en Rhode-Island. Washington se méfie et craint que les Français ne soient là, non pour l'aider, mais pour reconquérir le Canada ou se frayer un passage jusqu'en Louisiane : méfiance, ou pour le moins, circonspection. À cela s'ajoutent les mauvais souvenirs de l'expédition peu probante de l'amiral d'Estaing sur les côtes américaines, en 1779, qui rendent Washington un peu plus circonspect encore et les Américains un peu méprisants quant à nos capacités navales. Washington, gardant un douloureux souvenir de la guerre quand il était sous commandement anglais, veut être libre de ses décisions. Il est donc soulagé de savoir que les Français, y compris Rochambeau, seront sous son commandement. Mais il ignore que Rochambeau a comme consigne secrète de ne pas suivre Washington dans une stratégie qu'il désapprouverait. Quant à Rochambeau, il est horrifié de voir les hommes aux côtés desquels il doit combattre et il est consterné de réaliser ce qu'est le gouvernement américain, c'est-à-dire, comparé à l'État français, bien peu de choses. Un non-État quasi en faillite !

George Washington, aristocrate américain, s'entend certes tout naturellement avec les aristocrates français. Mais comme le rapporte un historien : *Il eut plus de*

mal à s'entendre avec Rochambeau dont le tempérament administratif l'agaça, sans qu'il pût le cacher ; mais la droiture du vieux soldat et ses admirables qualités militaires le lui firent apprécier, en sorte qu'ils collaborèrent harmonieusement (Bernard Fay). Des officiers de Rochambeau décrivent Washington comme un homme impressionnant, majestueux, avec des qualités morales reconnues... et surtout un air triste qui le rend intéressant. Au niveau de la stratégie militaire, les deux généraux ont des manières de faire différentes, voire opposées : Rochambeau a acquis une formation militaire et une énorme expérience des grandes batailles d'armées régulières sur le théâtre européen ; Washington, habitué de la guérilla, préfère le harcèlement de l'ennemi et esquive une action générale d'ampleur. Rochambeau est un meilleur expert des confrontations entre armées régulières, en particulier en matière de siège ou d'attaques frontales que Washington, parfois assez présomptueux quant à ses capacités guerrières. Mais pour autant l'un se retrouve sous les ordres de l'autre ! Leurs relations sont donc assez logiquement compliquées : l'affaire du faux-siège de New York est à cet égard des plus éclairantes.

Washington, aussitôt qu'il est prévenu de l'arrivée des troupes françaises, envoie La Fayette pour assurer la liaison auprès de Rochambeau, en le recommandant chaleureusement : *J'ai la plus grande confiance en lui comme officier général et comme ami. Il connaît toutes les circonstances de notre armée et notre situation en général. Je vous prie de considérer toutes les informations qu'il vous fera comme venant de moi... je le fais avec d'autant plus de confiance que je connais son attachement particulier et son respect pour vous.*

Commence alors pour La Fayette une période d'intense activité à la fois diplomatique et militaire, durant laquelle il joue un rôle très important. Général américain, il est en même temps, le principal agent de liaison entre Washington et Rochambeau. La Fayette arrive à Newport le 25 juillet et expose à Rochambeau les intentions américaines. La Fayette aurait voulu qu'on prît aussitôt l'offensive, mais la saison est déjà avancée et les troupes et les équipages français fatigués par une longue traversée. Rochambeau ne souhaite pas s'éloigner trop tôt de sa base. De surcroît, Ternay, l'amiral de l'escadre qui l'a conduit à Newport, ne dispose pas d'une force navale suffisante pour opérer contre les Anglais, maîtres de la mer. Le côté positif de la situation est la bonne entente entre troupes françaises et américaines. La fraternisation semble aller bon train ; la patience et la sobriété des milices américaines font l'admiration des officiers français qui les donnent en exemple à leurs troupes et l'excellente discipline des Français produit la meilleure impression sur les Américains.

De ce point de vue, la « rencontre » franco-américaine est un succès... sauf que les deux généraux ne se sont pas encore parlé : c'est La Fayette qui parle au nom de son chef Washington, et ce faisant, fait obstacle à des relations directes entre les deux généraux.

Le 9 août, La Fayette adresse à Rochambeau un mémoire pour faire le point de la situation. Pour lui, l'attaque contre New York est essentielle et nécessaire. La Fayette indique que Washington souhaite que les forces françaises lancent, aussitôt après leur arrivée, une attaque contre New York, avant que l'ennemi n'ait eu le temps de se concentrer et de perfectionner sa défense. Washington estime que les forces navales anglaises stationnées dans ce secteur n'offrent aucune difficulté à l'escadre française.

Rochambeau et Ternay sont moins enthousiastes et sans doute plus réalistes. Ils estiment les forces dont ils disposent insuffisantes pour entreprendre une offensive immédiate. Ils n'attaqueront New York que lorsqu'ils seront certains d'avoir la supériorité maritime et terrestre. C'est une prudence élémentaire et on attend donc l'arrivée de la deuxième division promise par Louis XVI, pour satisfaire les demandes américaines. Mais Rochambeau, un peu agacé par le ton comminatoire qu'emploie le jeune La Fayette dans sa missive, demande dans sa réponse datée du 12 août à rencontrer Washington au plus vite, pour régler avec lui ses projets de campagne. Il estime que la présence française à Rhode-Island est beaucoup plus utile que ne le croit La Fayette : elle dissuade les Anglais de prendre l'offensive et les incite à se replier sur New York, leur place-forte dans le nord. La flotte française protège les côtes de l'Amérique, facilitant le commerce et évitant les pillages. Rochambeau, partisan d'une tactique prudente, préfère attendre les renforts que le roi a promis. Sa lettre éclaire bien la différence entre ses conceptions et celles de La Fayette : La Fayette est emporté par la fougue et l'enthousiasme de sa jeunesse, qui le pousse à minimiser les obstacles, alors que Rochambeau, plus âgé (il a cinquante-cinq ans), homme d'expérience et de tradition, évalue les situations et les moyens avec plus de réalisme. La Fayette, esprit moderne et connaissant mieux le terrain, a une vue de la guerre moins classique et il est plus sensible aux facteurs psychologiques. Il est partisan d'une tactique fondée sur la rapidité de mouvement, peu familière aux généraux français de l'époque.

Tout les oppose : Rochambeau est un personnage important qui a conseillé des ministres, poste qu'il a refusé pour lui-même ; La Fayette est un tout jeune officier sans expérience, mais plein de fougue. Ils n'auront l'un et l'autre que plus de mérite à surmonter leurs divergences et à coopérer dans un climat d'amitié. Même si le jeune homme a reçu la mission officielle d'arriver le premier et d'annoncer Rochambeau, il ne peut être un truchement ou un entre-deux permanent entre les deux chefs des deux armées. Il doit accepter de ne pas jouer un rôle déterminant dans les décisions... ce qu'il a bien du mal à faire !

En réalité, c'est un jeu à trois qui se joue et Washington n'est pas blanc comme neige, ce que nous apprenons sous la plume de Rochambeau lui-même : *Je dois cependant dire pour la justification de La Fayette, qu'il rendait substantiellement les sentiments du général Washington et que ce dernier se servait de*

sa jeunesse et de son ardeur pour les exprimer avec plus d'énergie. Il adopta tous les principes de ma lettre, et du moment que notre correspondance fut directe, je n'eus plus qu'à le louer de la solidité de son jugement.

La Fayette, se rendant compte qu'il est allé un peu trop loin, répond le 18 août par des protestations de dévouement, assurant Rochambeau de *cette tendre amitié que j'ai sentie pour vous et que j'ai tâché de vous témoigner depuis ma plus tendre jeunesse*. Rochambeau de son côté l'assure de son amitié : *C'est toujours le vieux père Rochambeau qui parle à son cher fils Lafayette, qu'il aime, aimera et estimera jusqu'à son dernier soupir*, tout en le taquinant sur son manque d'expérience.

Septembre 1780 : première rencontre Washington-Rochambeau-La Fayette

Le 20 septembre 1780, survient la première rencontre des trois personnages historiques de la Guerre d'Indépendance américaine. Ce jour-là, en effet, se déroule la première conférence tripartite à Hartford, petite ville du Connecticut, entre Washington, La Fayette et Rochambeau, enfin !

Côté français, Rochambeau et son chef d'État-major, le marquis de Chastellux, l'amiral de Ternay et, côté américain, Washington, La Fayette et Knox, se rencontrent dans une ambiance très amicale. C'est un succès d'estime réciproque... mais aucune décision n'est prise. Il est seulement décidé d'envoyer à Versailles le fils du Président du Congrès Laurens et le fils de Rochambeau pour demander au roi de France les



Fig. 8 : Première rencontre entre Rochambeau et Washington à Hartford, 10 septembre 1780. Gravure, XIX^e siècle.

renforts terrestres et navals indispensables à la poursuite des opérations. Hélas, aucun renfort ne vient de France en cette fin d'année 1780 : commence alors une longue période d'attente, tandis que les protagonistes continuent de diverger sur la stratégie à adopter vis-à-vis des Anglais : faut-il attaquer au nord contre New York, ou plus au sud dans la baie de Chesapeake ? Washington est favorable à une attaque immédiate contre le général Clinton à New York pour l'empêcher d'envoyer des renforts dans le sud, tandis que Rochambeau préfère attendre les renforts avant de bouger.

Washington déjà consterné par l'état de santé, les soldes non payées et le moral de son armée du nord qui assiège la ville de New York, l'est encore plus en apprenant le succès de la campagne de Cornwallis dans le sud et sa victoire à Guilford Courthouse qui laisse l'armée américaine sans fonds et sans moral. Washington ne peut même plus envoyer de messagers à Rochambeau car il ne peut acheter suffisamment de fourrage pour les chevaux de ses coursiers. Et quant il y parvient, les messages sont saisis et lus par les Anglais ! Le Congrès en est réduit à envoyer un émissaire à Paris pour réclamer à nouveau de l'argent à la Cour de Versailles. Rochambeau ne bouge toujours pas, ce qui provoque chez Washington des *explosions furieuses et furtives de son indignation à certaines minutes*.

La belle entente franco-américaine initiale aurait pu se briser là, si Rochambeau, fort vexé du sort que les Américains lui réservent, mais pragmatique et diplomate, n'avait su rétablir la confiance. Voici ce qu'en dit Daniel Lecomte : *Rochambeau fut en effet cruellement blessé par les dures réflexions de Washington. Il s'était jusque là enorgueilli de la bonne entente qui existait entre eux deux et il lui fut difficile d'admettre qu'il s'était fait des illusions...*¹¹

Après cette incompréhension qui aurait pu mal tourner, tout s'arrange finalement dans les relations des deux généraux. Il faut rendre grâce à leurs caractères doux et peu orgueilleux (ce qui tranche avec bien d'autres chefs militaires de l'époque !), à leur intelligence de la situation militaire et politique. À partir du moment où ils peuvent se fréquenter sans intermédiaire et se confronter ensemble aux difficultés des opérations militaires, ils s'apprécient, reconnaissent chacun les vertus de l'autre et l'entente devient parfaite !

Il faut aussi rendre grâce à Louis XVI et à ses ministres qui, bien loin d'abandonner Rochambeau, comme on le lit trop souvent, en le privant de la « seconde division », lui envoient une seconde armée de plus de 3 500 hommes qui double presque son effectif, et surtout, plus d'une trentaine de vaisseaux de guerre aux ordres d'un excellent amiral : de Grasse. Au printemps 1781, Versailles accepte donc enfin d'envoyer des renforts (en forces et en argent). Le marquis de Castries, nouveau ministre de la Marine, donne l'im-

11. Lecomte (S. et D.), *Rochambeau*, éd. Lavauzelle, Paris-Limoges, 1976, 173 p.

pulsion essentielle : une escadre avec l'amiral Barras ira se joindre à celle de Rhode-Island et celle de l'amiral de Grasse se voit confier la mission d'assurer la protection des possessions françaises aux Antilles, avec l'opportunité d'intervenir en Amérique du Nord pour appuyer les opérations militaires de Rochambeau et de surprendre ainsi la Royal Navy. Le plan combiné d'opérations terre-mer se met en place.

Les choses s'accélèrent : le 24 mai 1781, Rochambeau peut rencontrer Washington une deuxième fois à Wethersfield, pour préparer les plans de la campagne à venir. Il reste une fois les renforts annoncés, à choisir l'espace où serait appliqué l'effort principal : au nord contre la place-forte de New York comme le voulait Washington, ou au sud où se trouvait La Fayette face à Cornwallis ?

À Wethersfield, le généralissime reste attaché à la prise de New York, objectif plus politique que militaire. La discussion est ferme et, pour concilier les points de vue, il est décidé que les deux armées feraient leur jonction en vue de New York et seraient en mesure, soit d'agir contre la ville, soit de poursuivre leur progression vers le sud. Plan qui fut mis en application aussitôt. Washington continue d'annoncer qu'il va attaquer New York. Cette tactique d'«enfumage» à destination des espions anglais fait son effet : Clinton prend peur et rappelle 2000 hommes de l'armée du sud. Cornwallis qui bataille contre La Fayette au sud, lui résiste mal et se replie donc dans Yorktown qu'il fortifie. Il est assuré, pense-t-il, de pouvoir s'échapper de ce point fortifié par la mer si cela devient nécessaire : erreur fatale !

Juin 1781 : rencontre des deux armées

Au nord, les troupes américaines et françaises, font leur jonction sur les rives de l'Hudson à Dobb's Ferry, près de Phillipsburg, non loin de New York, le 12 juin. Alors, a lieu la rencontre essentielle entre les deux armées et donc entre les deux chefs. Dès lors qu'ils se retrouvent à travailler ensemble tous les jours face à l'armée anglaise de Clinton, leur relation est d'une nature plus humaine et plus personnelle. On s'éloigne des simples relations officielles lors de conférences guindées et complexes pour aller doucement vers un compagnonnage entre deux généraux unis dans le combat. C'est à partir de juillet 1781 qu'ils deviennent compagnons d'armes, compagnons de fortune et d'infortune, dans un esprit de confraternité et de confiance. Durant cette période si particulière, où ils vont se découvrir l'un l'autre, tout se passe à la vue des Anglais ou presque, face à New York devenue une formidable forteresse anglaise et une base navale pour leur flotte.

Les deux généraux vont ensemble sur le terrain, au contact de l'ennemi, enivrés par l'odeur et le parfum de la guerre et du combat, comme ils l'ont toujours été durant leur carrière l'un et l'autre... Ils méprisent le danger que leur font courir les Anglais qui envoient

patrouilles et éclaireurs hors de la ville, sans parler des «brigands», c'est-à-dire des Américains loyalistes, qui infestent la campagne.

Une mésaventure qui eût pu se terminer en catastrophe survint durant une sieste qu'ils firent allongés côte à côte, sous un arbre à l'ombre bienfaisante, lors d'une reconnaissance des remparts et fortifications anglaises de la ville de New York. Voici la scène telle que Rochambeau nous la raconte : *Nous nous endormîmes excédés de fatigue au pied d'une haie, sous le feu du canon des vaisseaux de l'ennemi qui voulait troubler ce travail. Réveillé le premier, j'appelai le général Washington et je lui fis remarquer que nous avions oublié l'heure de la marée. Nous revînmes vite à la chaussée du moulin sur laquelle nous avions traversé ce petit bras de mer qui nous séparait du continent : nous la trouvâmes couverte d'eau. On nous amena deux petits bateaux dans lesquels nous nous embarquâmes avec les selles et les équipages des chevaux... Cette manœuvre fut faite en moins d'une heure mais heureusement notre embarras fut ignoré de l'ennemi (Mémoires de Rochambeau).*

La période de feintes et de ruses du «faux siège» de New York, dure jusqu'au 5 août : les soldats français et américains apprennent à se connaître et fraterniser. À cette date, Rochambeau et Washington sont informés que le plan de Grasse est de débarquer dans la baie de Chesapeake pour y bloquer Cornwallis dans Yorktown. Ils décident alors de se porter vers le sud avec le gros de leurs forces, ne laissant qu'un plastron de troupes pour faire illusion devant New York. La grande marche de l'Hudson à la Chesapeake (450 miles) en direction du Sud (19 août-26 septembre) s'engage alors. Elle est aujourd'hui inscrite dans le paysage mémoriel américain sous le nom de *Washington Rochambeau Revolutionary Route, National Historical Trail*.

Comment quitter New York sans donner l'alerte ? Washington a l'idée de demander à des ingénieurs de faire semblant de commencer à construire un camp majeur dans le New Jersey avec des fours à pains pour fabriquer 1000 miches par jour. Pendant ce temps, les armées partent et descendent le Delaware. Ce plan est un plein succès : les Anglais sont bernés. Les deux généraux vivent alors côte à côte, botte à botte, de juillet à octobre 1781. Cette «longue marche» si célèbre et célébrée outre-Atlantique est la grande équipée commune et héroïque des deux armées ; elle a forgé une vraie fraternité d'armes et de sentiments pour des générations. Mais, bizarrement, c'est La Fayette – qui n'y était pas – qui finit par incarner cette «Belle Alliance» aux yeux du grand public et des opinions nationales, même encore de nos jours. Curieux destin que celui des mythes et des mythologies qui se forment ainsi en dépit de toute vérité historique. Et énorme injustice pour les oubliés de la mémoire collective !

La «longue marche» est l'occasion de quelques scènes touchantes comme la parade des deux armées réunies à Philadelphie devant le Congrès et la foule en liesse. Plus importante est l'annonce de l'arrivée de

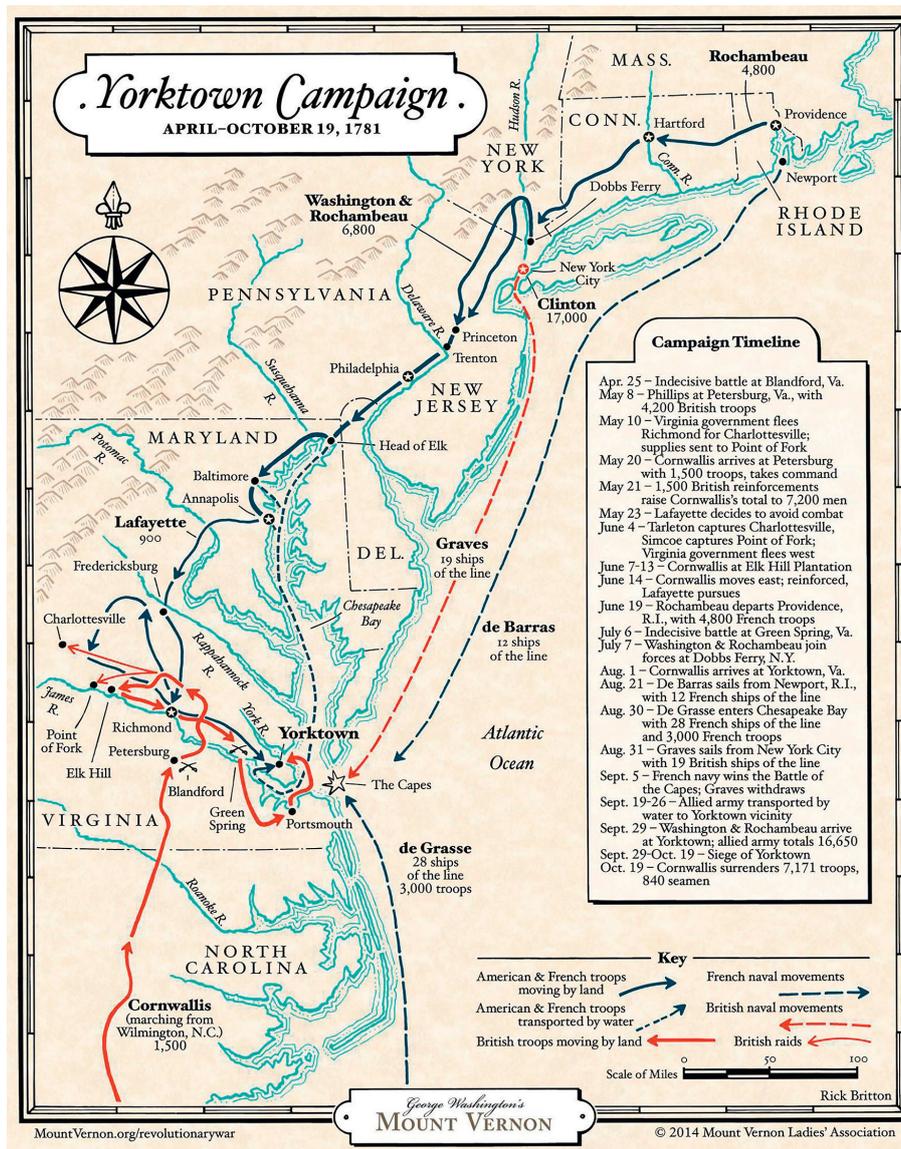


Fig. 9 : Carte de la campagne de 1781 (site internet de Mount-Vernon).

l'amiral de Grasse et de ses trente gros navires dans la baie. Arrivant à Chester, les Français voient un homme en bleu agiter son chapeau et son mouchoir, c'est Washington qui crie que Grasse est arrivé. Selon Lauzun, il n'a jamais vu quelqu'un exprimant une plus grande joie et le duc de Deux-Ponts, colonel français écrit dans ses *Mémoires* que : *George Washington se conduisit comme un enfant dont tous les souhaits ont été exaucés. Il est allé jusqu'à embrasser chaleureusement Rochambeau. Quand on connaît sa réserve!*

Autre scène célèbre : la visite le 9 septembre à Mount Vernon que son propriétaire n'avait plus revu depuis 6 ou 7 ans et sa joie d'y accueillir Rochambeau. Militairement l'essentiel est ailleurs ; c'est la grande « victoire des caps », du 5 au 9 septembre, qui voit la victoire de la Royale contre la Navy, fait si rare dans

notre histoire nationale. Puis, le 17 septembre, a lieu la rencontre plus que chaleureuse entre les deux généraux et l'amiral de Grasse, le quatrième homme du « trio » bientôt victorieux.

Le 28 septembre peut commencer le siège de Yorktown, piloté par les Français disposant de la compétence et du matériel, qui s'achève par la capitulation des Anglais le 19 octobre. L'affaire prend des allures d'épopée. Mais, il y a de vieux comptes à régler ! Pendant la négociation de la reddition, Washington demande avec insistance que *les mêmes honneurs soient rendus à l'armée capitulante que ceux rendus à la garnison de Charleston*. Or, quand Charleston a capitulé, Clinton a exprimé son dédain des rebelles en leur refusant *les honneurs de la guerre* traditionnellement accordés à l'armée vaincue qui s'est bien



Fig. 10 : Le siège de Yorktown, par Auguste Couder, 1836. Galerie des batailles du château de Versailles (détail). En 1836, le roi Louis-Philippe, commanditaire de cette vaste composition pour illustrer le règne de Louis XVI dans la galerie des batailles, fait placer au centre, en avant et en pleine lumière, un Rochambeau considérablement rajeuni. Washington est en léger recul et plus dans l'ombre, bien qu'il soit le chef nominal de l'armée, et surtout, La Fayette n'est qu'au second rang, entre les deux premiers, et guère visible au premier coup d'œil. Il faut voir là une volonté politique du Roi des Français de valoriser le rôle du chef du corps expéditionnaire français et surtout de réduire celui du « héros des deux mondes » à qui il doit son trône en juillet 1830 mais dont il se débarrasse sans regret en décembre de la même année (coll. musées de Versailles et Trianon).

battue. Entre autres humiliations, l'armée américaine n'a pas eu le droit de sortir les drapeaux au vent. Les mêmes conditions sont donc appliquées à Cornwallis : son armée est désormais discréditée. Washington est resté inflexible. Ce qui n'empêche pas Cornwallis de

poursuivre une brillante carrière et de recevoir avec élégance son vainqueur Rochambeau, en Angleterre, quelques années plus tard !

Les fruits de la victoire

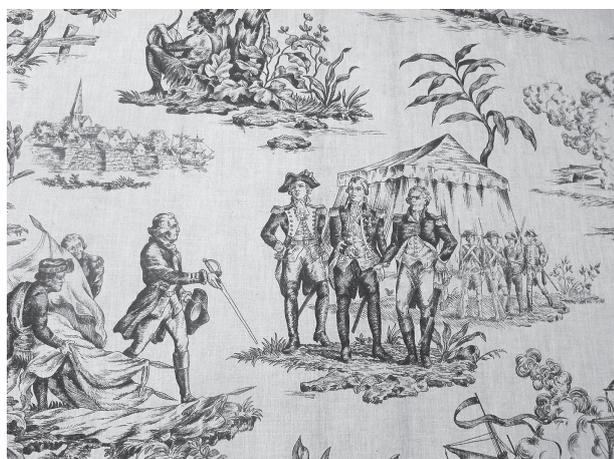


Fig. 11 : Scène de la reddition de Yorktown imprimée sur une toile de Jouy. Le général anglais O'Hara remet son épée au trio vainqueur (coll. part.).

De la victoire de Yorktown à la paix, le chemin est long ! Rochambeau envoie, aussitôt la capitulation obtenue, deux émissaires, qui empruntent deux frégates différentes, pour porter la bonne nouvelle au roi et au peuple. Nos trois héros se séparent le 4 novembre : la Fayette part pour le sud rejoindre une armée américaine, car la guerre n'est pas finie ! Washington se dirige au nord vers l'Hudson et fait de nouveau face à New York. Quant à l'armée de Rochambeau, elle reste en Virginie pour longtemps ; elle s'installe dans Yorktown et les villes voisines pour réparer les dommages de guerre qu'elle (ou d'autres) ont causés ! Le général français attend les ordres du roi pour savoir quoi faire de son armée pour la suite de la guerre. Mais Yorktown sonne, en réalité, le glas des espoirs des Anglais qui commencent à négocier en secret avec les Américains dans le dos des Français pendant que les militaires s'ennuient ou s'en vont !

On a souvent dit et écrit que La Fayette avait récolté toute la gloire. De fait, étant le premier des deux vainqueurs à rentrer en janvier 1782, il reçoit en France un accueil triomphal de la Cour de Versailles, de Paris, des Parisiens et de toute l'Europe : le mythe du Héros des Deux-Mondes est né. De plus, il fera en 1784 un voyage privé aux États-Unis qui se transformera en un nouveau triomphe. La Fayette visitera encore une fois ce pays en 1824 : le mythe est défensivement ancré dans les mémoires. Combien de villes, combien d'établissements portent aux États-Unis le nom de La Fayette ! Et combien le nom de Rochambeau ?

La comparaison entre la gloire de La Fayette et celle de Rochambeau, aux USA comme en France, est quelque peu étonnante au regard de leur rôle dans la victoire de Yorktown, un peu moins au regard du rôle d'entraînement moral et politique de La Fayette avant et pendant cette aventure commune. Et puis, il y a la suite des carrières : celle de La Fayette l'amène à être l'un des premiers et grands leaders de la Révolution française et à jouer un rôle essentiel à nouveau, en 1830, à la veille de sa mort. Celle de Rochambeau lui permet d'atteindre la dignité de Maréchal de France, tout en refusant d'être ministre et de jouer un rôle politique, à l'inverse du jeune La Fayette, épris de sa propre gloire et de son rôle dans la Révolution.

Washington connaît, comme La Fayette, la gloire de son vivant : récompense et fruit de son rôle éminent dans la création des États-Unis, libérés de la tutelle anglaise. D'abord, il joue ce que l'époque adore, un rôle sorti tout droit de l'histoire antique : il est un nouveau Cincinnatus, général quittant l'épée pour le manchon de la charrue. Mais cela ne dure guère et assez vite on le replace au centre des affaires publiques. En 1787, il est un des moteurs de la Convention et porteur de la nouvelle Constitution américaine, celle qui perdure de nos jours. Dès l'adoption du texte fondateur, il est élu à l'unanimité – ce qui est unique – président des États-Unis d'Amérique, en janvier 1789. Il sera réélu en novembre 1792 pour un second mandat. Il meurt en 1799 : sa gloire ne s'éteint pas pour autant et il est le Père fondateur le plus vénéré par les Américains. Sa gloire dépasse celle de ses deux compagnons d'armes, sans contestation possible, parce que son destin est unique et sa stature morale impressionnante. Les défauts et contradictions du personnage passent à la trappe.

Celui qui, au bout du compte, conserve dans l'esprit des contemporains et encore de nos jours, la même stature morale que lui, c'est Rochambeau, plus que La Fayette, trop incertain dans ses choix, hésitant et fluctuant dans son action. Dans son cas les historiens ne cessent de déconstruire le mythe populaire et mémoriel... sans grand résultat !

Mais, contrairement à ce qui est souvent écrit, La Fayette ne fut pas le seul à déguster les fruits de la victoire ! Certes, il a, aux yeux du public, éclipsé Rochambeau, étant revenu en France, bien avant le général en chef, en janvier 1782, cueillir les lauriers de

la gloire et humer l'encens de la gloire et de la popularité. Il s'en enivra à un point excessif, perdant un peu le sens du réel et oubliant les autres acteurs du jeu politique et surtout militaire. Mais La Fayette n'a pas éclipsé totalement Rochambeau comme responsable de la victoire de Yorktown. Car si la nouveauté était passée lorsque Rochambeau toucha le sol de la France en janvier 1783, il fut néanmoins reçu avec tous les honneurs par le roi Louis XVI à Versailles et sa notoriété en fit l'un des généraux les plus importants de ce règne. Certes, il ne reçut pas le triomphe du général vainqueur qu'il était en droit d'attendre de la part du peuple puisque La Fayette était passé avant lui, mais le roi lui accorda des honneurs personnels très importants dans une société bourrée de symboles et de protocole. Il fut fait en effet chevalier du Saint-Esprit et fut reçu en grande pompe dans l'ordre fondé par Henri III qui consacrait les plus belles réputations et positions à Versailles. De plus, le Roi lui accorda aisance et bien-être en le couvrant d'or via l'attribution de gouvernements provinciaux d'une valeur de 30 000 livres au total. Il obtint de surcroît toutes les grâces sollicitées pour ses officiers. Le roi lui accorda, enfin, un privilège fort apprécié des courtisans et de la haute noblesse de Cour : les « entrées de la Chambre du Roi ».

Rochambeau ne pouvait qu'être comblé, voire flatté, de ce traitement proprement royal. Il fut autorisé par Louis XVI à fonder la branche française des Cincinnati, société des officiers vainqueurs de l'Angleterre, qu'ils soient volontaires dans l'armée américaine ou membres de l'armée du roi de France.

Il n'en reste pas moins que la gloire immédiate, celle de la vox populi, lui ayant échappé, de ce fait la mémoire collective l'oublie et le gomme encore jusqu'à notre temps. Seul le travail des historiens peut lui attribuer le rôle qui fut réellement le sien dans cette interrelation de trois grands personnages historiques qui ont fabriqué l'événement. La notoriété et la faveur populaire sont le résultat d'une alchimie étrange qui repose plus sur le mythe, plus ou moins fabriqué, que sur l'authenticité et la véracité des événements vécus par les acteurs et les moteurs de l'histoire !

Et pour conclure sur sa brillante destinée, rappelons qu'il termina sa carrière en devenant le principal général en chef des armées de la France de la Révolution en 1790-1792 et reçut pour finir le dernier bâton de Maréchal de France de l'Ancien Régime. Napoléon Bonaparte, comme nombre des généraux de la République, le considérait comme l'un de ses maîtres, ce à quoi toujours modeste, notre héros répondit *Sire, les élèves ont dépassé les maîtres!* Napoléon en fit l'un des tout premiers « Grand Aigle de la Légion d'honneur », en 1804, lors de la création de cet ordre prestigieux. Malade et fatigué, il ne put se rendre au sacre le 2 décembre suivant, et un beau jour de mai 1807, il s'endormit sereinement dans son fauteuil¹², lui qui avait

12. Conservé comme une précieuse relique au sein de sa famille, au château de Rochambeau, de nos jours.



Fig. 12 : Médaille commémorative de la capitulation de Yorktown par P. Turin, émise en 1931 (coll. part.).

tant risqué sa vie pendant cinquante ans de combats violents et souvent mortels y compris pour les officiers.

Dans la mémoire, sinon dans l'histoire, n'ayant eu qu'un rôle strictement militaire, le maréchal de Rochambeau passe à l'arrière-plan comme son compère l'amiral de Grasse. Le premier président américain, Washington, dont le rôle n'est pas seulement militaire,

joue sur tous les tableaux et le général La Fayette « Héros des deux mondes » l'emporte sur le plan politique et médiatique plus que militaire. Tel est le bilan mémoriel de cette rencontre étonnante de trois destins incomparables que nous avons tenté de rééquilibrer grâce à une démarche d'historiens avant tout soucieux d'exactitude.

